

n'a-t-il pas beaucoup d'épées semblables, nos troupes seraient plus nombreuses et mieux approvisionnées surtout.

Lord Rosberg esquiva une réponse directe par un madrigal qu'il essaya de rendre digne des souvenirs galants de Marie Stuart.

Les parfums qu'il avait semés sur son linge et sur ses vêtements arrivèrent jusqu'à la reine.

Elle attacha invisiblement sur lui son regard pénétrant.

Cette mise, cet étalage de luxe lui parurent trop significatifs.

Elle devinait, sur les lèvres du duc, des paroles que des oreilles indiscreètes peut-être ne devaient pas entendre.

Elle se tourna vers ses femmes :

— Mylord duc vient nous entretenir d'affaires d'Etat. Ce sont là des sujets peu attrayants pour vos jeunes esprits ; allez, mes bien chères, allez auprès de nos gentilhommes, dont la conversation sera moins aride pour vous.

Ses suivantes se dressèrent, firent une révérence silencieuse à la souveraine et sortirent.

Marie Stuart et lord Rosberg demeurèrent seuls.

— Eh bien ! mylord, questionna la reine en affectant une absolue indifférence, qu'avez-vous à me communiquer ?

Son visiteur avait préparé sa réponse.

— Madame, dit-il, je viens vous rendre compte des devoirs de ma charge.

Et comme la descendante des Stuart attendait, silencieuse :

— Ses temps deviennent bien troublés, madame, l'autorité devient incertaine. A chaque instant, des mutineries éclataient...

Il attendit, mais Marie Stuart ne l'interrompit point.

Il dut continuer :

— Des actes d'indiscipline se produisent dans votre armée et il est impossible de les réprimer, par suite de l'absence d'une main vigoureuse et jeune.

Et accentuant ses intentions :

— Vous avez de nombreux serviteurs, reine. Mais il vous manque un homme digne de ce nom.

Il s'arrêta sur ce dernier mot en observant l'effet.

Marie Stuart regardait au loin, semblant n'avoir pas compris la signification de ces paroles.

— Oui, dit-elle lentement, le manque de fidélité est grand dans notre royaume... Et vous en savez quelque chose, mylord.

Et son regard tomba sur Rosberg qui se troubla en dépit de son assurance.

Pour masquer son embarras, il ne vit qu'une ressource, se jeter aux genoux de Marie Stuart.

— Oui, Majesté, reprit-il, le danger est grand, il est partout ; insubordinations, rébellions intérieures, intrigues étrangères, tout est péril, tout est menaces. Le trône même par moments semble ébranlé pour vos meilleurs amis.

Et s'agenouillant, tandis qu'il tirait son épée à poignée d'or, à lame damasquinée et la plaçait entre la reine et lui.

— Cette arme a fait ses preuves, reine Marie : elle sera à jamais vôtre, et brillant au-dessus de votre tête, nul n'osera jamais plus attenter à votre pouvoir. Reine, un mot de votre bouche ; la main qui a tant de fois manié cette épée sera à jamais esclave de celle dont le cœur l'aura choisie pour montrer à tous votre sceptre de souveraine. Reine Marie, Rosberg devenu votre époux, restera le premier, le plus dévoué de vos serviteurs.

Il était à genoux, la tête inclinée, regardant Marie Stuart sous la voile de ses sourcils baissés, les mains appuyées sur la lame de son épée nue...

La descendante des vieux rois de l'Ecosse se dressa lentement.

Elle était pâle, elle était vraiment souveraine.

— Mylord, prononça-t-elle d'une voix scandée, après ce que vous venez de me dire, de me dire pour la seconde fois, alors que j'avais consenti à oublier votre ancienne témérité, que penseriez-vous si j'accordais ma main, si je confiais la défense de mon trône au comte d'Aireburg ou au comte d'Arwel par exemple ?...

— Ils auraient osé ?...

— C'est moi qui parle, mylord...

Et appuyant la main sur sa poitrine comme pour y refouler, y étouffer peut-être un souvenir dont la douceur lui était interdite :

— Je suis reine d'Ecosse, mylord, reine de toute l'Ecosse ! Je me dois à l'Ecosse entière. Fille des Stuarts, mon devoir m'oblige à accepter l'aide de toutes les claymores fidèles, de ne pas m'appuyer sur une seule.

Elle abaissa son regard sur l'épée nue de Rosberg :

— Aussi glorieuse que puisse être celle-là.

Son visiteur se releva : il était pâle.

Malgré l'hommage politique contenu dans ces dernières paroles, le refus de Marie Stuart était formel.

Ainsi qu'elle l'avait fait remarquer, c'était la deuxième fois qu'il montrait une semblable audace.

Vaillamment combattue au dehors, elle était encore fidèlement obéie, dans son palais.

Un ordre de sa bouche, et malgré l'escorte que lord Rosberg avait

avait amenée, les gardes de Mac-Swoony l'auraient bientôt enfermé dans un des cachots que, dans les temps anciens, les Stuarts avaient ménagés dans les fondations de leur vieille demeure. Il pouvait donc être dangereux d'insister.

Le rêve qu'il s'était obstiné à caresser était donc bien fini pour lui.

Au moment de voir brisée à jamais l'ambition qui, depuis des années, tourmentait ses voiles, il voulut cependant tenter un dernier effort.

Et de nouveau il essaya de parler à la reine de ses intérêts, de parler d'amour.

Le regard de Marie Stuart, cet œil transparent a dit un poète du Nord, comme les lacs de la verte Ecosse, devint alors noir comme une nuit chargée de nuages.

— Mylord, dit-elle avec fierté, Marie Stuart, reine d'Ecosse et reine de France, a renvoyé ses suivantes en leur disant que vous veniez l'entretenir des affaires de l'Etat.

Et hautaine, fière, elle frappa sur un timbre pour les rappeler.

Lord Rosberg, livide, remit lentement son épée au fourreau.

Elle venait d'en sortir, cette épée magnifique, pour s'offrir à la reine ; elle en ressortirait, maniée par une main de fer, pour être dirigée contre elle.

Malgré son assurance apparente, il chancelait cependant.

Ce rêve d'élevation et de gloire devenait chez lui une maladie, une obsession ; il ne lui restait plus, pour le réaliser, que les louches intrigues, les compromissions honteuses, les machinations lâches, car c'était contre une femme qu'il allait les ourdir.

Une révolte de sa conscience fut sur le point de le jeter de nouveau aux pieds de la reine, de porter sur ses lèvres le cri de sa confession.

Mais il revit, par le souvenir, sur la carte d'Ecosse, l'espace exigü occupé par le duché de Rosberg et qu'il avait indiqué d'un trait le soir où Walter d'Avenel quittait le manoir de Claymore afin d'aller armer ses vassaux.

Du reste, les suivantes de la reine entraient : il était trop tard.

— Le sort en est jeté, murmura-t-il intérieurement.

Et, s'inclinant profondément devant la reine, il sortit à reculons, son regard encore attaché sur Marie Stuart, espérant quo peut-être elle le rappellerait.

La malheureuse souveraine le vit, avec un regard chargé de mélancolie, s'incliner une dernière fois et disparaître.

— Allons, pensa-t-elle, voici bien cette fois un ennemi de plus !

D'un effort douloureux, elle réprima une larme qui roulait dans son œil, trouvant la force d'appeler un de ses sourires qui mettaient, sur ses traits, la clarté d'un lever d'aurore.

Et elle se tourna vers une de ses suivantes préférées, l'aînée de ces deux Marie qui formèrent, à sa plaintive majesté, un cadre fidèle et poétique.

— Marie, dit-elle, raconte-moi une de ces légendes du plaisant et doux pays de France, que tu nous dis si bien... une de ces légendes d'autrefois, bien attachante et bien triste.

LXXXVII — LE JUIF LEVI

Hors de la vue de Marie Stuart, lord Rosberg avait enfoncé sur sa tête son chapeau à la mode de France, au bord ompanaché.

Un rictus amer coupait sa lèvre :

— C'est elle qui le veut, siffla-t-il, entre ses dents serrées. Ou plutôt c'est l'enfer. Imprudente, inconsciente Marie, malheur à toi !

Il avait hâte d'être remonté à cheval, de se trouver au milieu de son escorte, hors de ces murs.

Il sauta en selle sans un mot.

Pourtant il tourna encore la tête vers les fenêtres de la salle où il avait vu Marie Stuart ; puis il s'éloigna rapidement.

— Il me faut donc avoir de nouveau affaire à Somerset, et à son agent, cet Edward Corfitt, cet homme qui sue le vice et le crime... Il va me falloir marcher avec ceux que je méprise... et qui me méprisent peut-être plus encore.

Arrivé chez lui, lord Rosberg dépouilla, avec une rage douloureuse, le splendide costume qu'il avait revêtu pour se rendre auprès de Marie Stuart.

C'est qu'il avait encore devant les yeux le spectacle de sa grâce royale.

Et lorsqu'il lui eût fait de se dévouer pour elle, — pour elle devenue son épouse et demeurant sa reine, — son cœur venait en aide à son ambition.

Il avait répondu à Stewart Bolton qu'il réfléchirait. Hélas ! ses réflexions étaient terminées.

Le temps des attermoissements était passé.

Et comme le lui avait dit l'agent secret de Somerset, l'heure pressait.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.